

## ***Première lettre de Yarostan<sup>1</sup>***

Chère Sophia,

Pardonne-moi de m'adresser à toi avec une telle familiarité, comme à une amie. Je n'ai aucun moyen de savoir si tu es toujours la personne que j'ai connue. Je ne peux pas me souvenir du son de ta voix, de la forme de ton visage ou de la sensation de ta main. Je me souviens vaguement d'admirer l'énergie et l'intelligence chez quelqu'un de si jeune, mais je regrette que tu n'aies pas laissé en moi une empreinte plus durable, que tu ne sois pas devenue mon guide pendant mon voyage en enfer.

Je ne me serais pas souvenu de ton nom si tu ne m'avais pas écrit il y a 12 ans. Ma femme Mirna a mémorisé ton nom et l'adresse sur l'enveloppe parce qu'elle y attribuait un pouvoir étrange. Il est dommage que je n'aie jamais vu cette lettre ni découvert son contenu.

La raison pour laquelle je t'écris est en partie due au fait que les activités de notre police omnipotente et omnisciente ont été interrompues. Les lettres ne sont plus lues par les yeux de lynx des censeurs, et celles et ceux qui les écrivent ne sont plus escorté.e.s hors de leur maison par des visiteurs au milieu de la nuit. Enfin c'est ce qu'on m'a dit. Je veux y croire. Des mots et même des gestes rebelles deviennent plus fréquents et je n'ai pas vu ou entendu parler d'arrestation de rebelles. Quelque chose est en train de changer dans cette ville, dans ce pays, et je ne sais pas si ce changement est permanent.

Ce changement a ravivé mon intérêt pour mon environnement, pour mes camarades, pour moi-même et pour toi. S'il n'y a pas de changement, et s'il s'agit d'une autre illusion ; si je n'écris pas à Sophia mais à un.e bienveillant.e protecteur.ice des véritables intérêts du

---

<sup>1</sup> *Extraits de la traduction française des lettres d'insurgé-e-s de Sophia Nachalo & Yarostan Vocheck, publié par Bus Stop Press (Marseille) entre 2017 et 2019. la pagination est celle du premier volume contenant les 10 premières lettres. pp.6-11.*

peuple, un.e censeur, alors je préférerais retourner en prison qu’être “libre”. Il n’y a pas de joie dans une telle liberté. Une vie comme ça est pleine de terreur, et les seul.e.s à être libres sont celles et ceux qui sont déjà en prison. Si le changement qui a lieu autour de moi est une illusion ou un piège, alors je ne me soucie plus d’être arrêté à nouveau. Même en cellule d’isolement, un.e prisonnièr.e torturé.e par l’humidité et les rats est conforté.e par l’idée que d’autres y ont survécu, qu’illes n’ont pas été écrasé.e.s par des murs mouvants ou des plafonds descendants. “Mais les « citoyen.ne.s libres » policé.e.s ne peuvent jamais se débarrasser de la peur d’être tiré.es à tout moment de chez elleux, ou de n’importe où ailleurs, par des inconnus, et de devoir abandonner soudain amitiés et activités ; ou de voir la porte d’entrée de leur maison enfoncée à minuit, ou le plafond de leur chambre commencer à descendre sur eux pendant qu’illes dorment.” Dans un contexte où n’importe quel mot ou geste peut déboucher sur l’effrayante arrestation, il n’y a pas de liberté. Dans un tel contexte, des êtres vibrant de cette volonté de vivre sont transformé.e.s en celles et ceux pour qui la mort n’est pas pire qu’une vie marquée par la terreur de la mort. Les prisons et les camps ne contiennent pas seulement celles et ceux qui y sont enfermés, mais aussi ceux de l’extérieur. Chaque être humain étant transformé en prisonnièr.e ou en garde.

Je ne place pas la faute sur les gardien.ne.s de prison. Illes sont seulement des travailleur.se.s. Illes ne sont pas des choses inanimées, murs de ciment qui ne peuvent ni voir, ni entendre, ni penser. La plupart d’entre elleux n’ont pas choisi leur travail, et illes ont terminé là parce qu’illes pensaient qu’illes n’avaient pas d’autre choix. J’ai passé au total 12 ans derrière des barreaux et des grillages, et n’ai jamais rencontré de garde dans lequel je ne me suis pas partiellement reconnu moi-même. Je n’ai jamais rencontré de garde qui aurait rêvé que la patrouille quotidienne d’une cour de prison soit l’apogée de leur quotidien. Très peu de ceux que j’ai rencontrés ont avoué ne jamais avoir rêvé, ou n’avoir jamais éprouvé la fierté de s’être jamais imaginés fiers de projets entrepris avec un.e ou plusieurs véritables ami.e.s. Est-ce que nos points de départ étaient les mêmes et qu’à un moment nous aurions été interchangeables ? À quel point chacun.e d’entre nous a contribué à ce que chacun.e des autres a vécu ? Si un garde a jamais rêvé, était-ce de prisons et de camps et était-il déjà là mon geôlier-en-

devenir ?

Je ne peux pas te dire que je n'ai pas réussi à t'écrire plus tôt parce qu'il y avait des censeurs. J'aurais pu trouver des moyens de te contacter sans envoyer une lettre à travers leurs mains. J'aurais également pu trouver des astuces simples pour camoufler l'origine de la lettre, sa destination et son contenu et l'envoyer furtivement au-delà de leur regard omniscient.

Ça fait maintenant 3 ans qu'illes m'ont relâché. Les deux premières années je n'ai pas été capable de rester en place assez longtemps pour écrire une lettre. Il s'agit apparemment là d'une maladie qui affecte nombre d'individu.e.s libéré.e.s après de longs emprisonnements. Quand le jour de ma libération était tellement lointain que je pensais ne pas vivre assez longtemps pour y arriver, j'étais capable de formuler clairement et distinctement des idées ordonnées dans une logique impeccable. Pendant des conversations avec d'autres détenu.e.s ou dans mon imagination, j'ai composé des livres les uns après les autres pour dévoiler les pratiques folles qui consistent à s'emparer d'un champ conçu comme un jardin pour y construire un camp de concentration. J'ai pensé que tout ce dont j'avais besoin était une table et une petite pièce, une plume, du papier et occasionnellement un repas, pensant que les idées viendraient d'elles-mêmes.

Quand je suis arrivé chez nous, moins d'une demi-heure après ma libération, je me suis précipité hors de la maison et j'ai passé le reste de la journée à tourner en rond. Ce n'était pas parce que je voulais constater ce qui avait changé lors de mes huit années d'absence. J'ai même évité d'observer ces changements et orienté mon regard vers le sol. J'étais bien trop familier avec l'état d'esprit dans lequel ces changements avaient pris place. Je ne voulais pas non plus voir ou communiquer avec des gens qui n'étaient pas des détenu.e.s. Illes étaient tou.te.s étranges pour moi, presque d'une autre espèce, et je les évitais. Les camarades que j'avais laissés dans le camp me manquaient. Nous avons partagé des pensées et des peines, une vision commune du monde, un même ennemi et les mêmes espoirs. Je n'aurais plus pu m'imaginer devenir un imbécile auto-policé qui met fin volontairement à son sommeil pour se rendre à l'atelier à huit heures du matin avec le seul objectif de passer la journée à faire volontairement son quota de

pièces, assigné à sa machine par des planificateurs et des managers. En prison, une telle idiotie caractérisait les nouveaux venus, et s'ils n'étaient pas rapidement soignés par d'autres détenus, ils devenaient alors des outils de l'administration pénitentiaire, ou bien leur stupidité était tellement abusée par des gardes sadiques qu'ils en devenaient fous ou mouraient de surmenage.

Après ma libération, j'ai été incapable pendant deux ans de m'exprimer par aucun moyen. J'étais « désorienté » et avais besoin de temps pour « m'adapter à la liberté ». Je m'étais habitué à la routine des repas, du travail, des gardes, et je m'étais attaché à mes camarades, à nos conversations et disputes, à nos entreprises communes imaginaires et à nos évasions époustouflantes. Cela me manquait. J'étais un exilé, un étranger parmi des gens dont les activités me paraissaient incompréhensibles, dont je ne pouvais pas parler ou comprendre le langage et dont je rejetais la sympathie ou le contact parce qu'elles me semblaient condescendant.e.s et hypocrites. Bien sûr je comprenais déjà que les usines sont des prisons, que les contremaîtres ne sont pas si différents des gardiens de prison et que la peur d'être renvoyé ou expulsé apporte autant de terreur que celle de la cellule d'isolement ou la déportation. Pendant ces deux années cependant, je me suis concentré sur les différences entre les deux situations. Les prisonniers que j'avais connus avaient refoulé les mots et les gestes à la vue d'un fusil, mais avaient retrouvé leur humanité au retrait de cette force répressive. Parmi celles et ceux du dehors, je me suis rendu compte d'une toute autre forme de répression : l'auto-répression.. Mon voisin de palier, M. Ninovo fait le ménage dans un bar. La première fois que je l'ai rencontré, j'ai souri et dit « bonsoir. » Comme il oubliait de me répondre, je me suis excusé en ajoutant que « la soirée n'allait certainement pas être si bonne pour une personne qui va la passer à nettoyer après le passage des bureaucrates ivres. » Il me répondit en hurlant « vous autres n'êtes que des fauteurs de troubles ! Illes n'auraient jamais dû vous libérer ! » J'eus l'envie soudaine de le gifler, la même envie que j'avais ressentie en prison envers un informateur. Mais je lui ai tourné le dos et suis parti. D'après Mirna, M. Ninovo aime son travail, admire le président et est fier de "son" pays. Il apprécie d'écouter la propagande officielle à la radio. Il a passé sa vie à nettoyer la crasse du bar après les client.e.s et s'en

satisfait. Je n'ai jamais rencontré personne comme lui en prison.

J'étais porté vers le désespoir en pensant que M. Ninovo n'était pas l'exception mais la règle. Il me semblait que les dernière.s êtres humains étaient en train de mourir en prison et dans des camps et n'auraient pas d'héritier.e.s, pendant qu'une horrible mutation de l'espèce prenait place à l'extérieur. J'ai pensé au suicide, ou à trouver un moyen de revenir à ma cellule de manière à finir mes jours parmi des camarades et mourir parmi des humains. Ces visions d'horreur sont des utopies inversées. Récemment, Yara, ma fille de 10 ans a mis fin à stupeur; mon "égarement". Ma condition commença à s'améliorer au moment où elle entra dans la maison. Ses gestes exprimaient la fierté qu'on pouvait éprouver en achevant quelque chose de grand. Je n'avais plus vu depuis des années la joie inqualifiable et sans retenue qui illuminait son visage. Sur sa poitrine étaient accrochée une feuille de papier avec les mots "rendez-nous notre professeur !"

« Qu'est-ce qui est arrivé à ton professeur ? » ai-je demandé.

« Illes nous ont dit qu'il avait disparu, mais mon amie Julia a fait une pancarte qui disait « les gens ne disparaissent pas, quelque chose leur arrive ! »

« Qu'est-ce qui leur arrive ? » ai-je demandé.

« La même chose qui t'est arrivé à toi, il a été arrêté »

« Combien d'entre vous ont protesté ? »

« Tou.te.s les enfants de l'école » me répondit Yara avec enthousiasme. « Tout le monde a murmuré sur cette question pendant la matinée, et après le déjeuner, nous sommes toute.s retourné.es dans la cour de l'école. Pas un.e seul.e écolier.e n'est retourné.e en classe. »

J'ai demandé: « Comment tout ça a commencé? Les autres professeur.e.s étaient illes fâché.e.s qu'il se soit fait renvoyé ? »

« Les autres professeur.e.s semblaient tou.te.s content.e.s qu'il ait disparu » me dit Yara. « Hier, moi et trois autres de ma classe avons fait des pancartes et ce matin nous avons dit aux autres que nous les porterions dans la cour de l'école. On leur a demandé de ne pas le faire

savoir aux professeur.e.s. Je l'aimais et j'ai pleuré quand il s'est fait remplacer par un autre professeur qui ne voulait pas nous dire quand il reviendrait et qu'il avait disparu. Beaucoup d'enfants l'aimaient, et si nous n'avions pas commencé à faire des pancartes, d'autres l'auraient fait, parce que la cour en était pleine. »

« Mais quand est-ce que toi et tes ami.e.s ont appris à faire ce genre de choses ? »

« Tu veux dire des manifestations ? On nous raconte toujours des milliers de travailleur.se.s marchant dans la rue en portant des pancartes. Si illes peuvent le faire, pourquoi pas nous ? »

« Donc vous vous êtes tou.te.s rassemblé.e.s dans la cour... »

« Elle était pleine d'enfants avec des pancartes. On y était debout en silence pendant longtemps, beaucoup à avoir peur. Quelqu'un.e a commencé à chuchoter que nous allions être arrêté.es. Une professeure est sortie pour nous rejoindre. Un garçon à côté d'elle l'a embrassée et éclaté en larme. On savait qu'on avait gagné. D'autres professeur.e.s nous ont rejoints. Finalement c'est le principal qui est sorti. Il a dit que le professeur avait été muté par erreur et qu'il serait de retour la semaine prochaine. Tout le monde savait qu'il mentait sur le fait que ce soit une erreur mais personne ne s'en souciait. Les enfants ont commencé à hurler, chahuter, se prendre dans les bras, et même les professeur.e.s. Certain.e.s ont même couru jusqu'au principal pour l'entourer de leurs bras. »

« Est-ce que tu sais pourquoi ton professeur à été arrêté ? »

« Bien sûr : Il voulait que nous pensions par nous-mêmes, mais pas eux. C'est pour ça. Il nous répétait toujours que les explications dans nos livres n'étaient pas les seules, et que beaucoup de choses ont plusieurs explications et que c'est à nous de choisir celle que nous préférons. »

Les mots sont trop pauvres pour communiquer ce que j'ai ressenti quand Yara décrivait sa "manifestation". J'étais "guéri". D'un bond, j'avais soudain rejoint les vivant.e.s. Mon espèce n'avait pas toute subi une mutation, ou au moins une qui soit permanente. Une telle chose devrait donc requérir une catastrophe bien plus grande que la

domination par une organisation de gardien.ne.s de prison. « les gens ne disparaissent pas. » Elle a tellement raison ! Partout où il y a des gens, il y a du refus, de la rébellion, de l'insurrection. Quand des gens de 20 ans répriment et mutilent leur humanité, cette humanité réprimée réapparaît intacte chez ceux de 10. J'ai entouré Yara de mes bras et elle les prit pour me faire danser autour de la pièce.

« Père, est-ce que tu pourrais m'apprendre les explications différentes des choses pour que je choisisse celle qui me plaise le plus ? » m'a-t-elle demandé.

Mirna éclata en larmes. Elle s'était tenue sans un bruit dans un coin de la pièce pendant toute l'explication. J'avais à tort interprété son silence comme de l'hostilité vis-à-vis de l'acte rebelle de la petite. Elle se précipita pour prendre Yara dans ses bras, posant sa tête sur ses épaules et sanglota.

« Ne sois pas triste Mama. »

Mirna chuchota « Je ne suis pas triste, mais heureuse pour vous deux. »

Je ne peux pas te dire ce que ça signifiait pour moi. Mirna aussi s'en sortait indemne. Toutes ces longues années d'humanité réprimée annulées par un geste simple et quelques mots.

Ce jour-là, j'ai retrouvé le désir de m'exprimer, et l'envie urgente de tout écrire. Pourtant je ne peux pas imaginer qui tu es maintenant, ce que tu penses, ce que tu as fait, si tu es mariée et as des enfants ni même si tu es vivante et en bonne santé. Je n'ai aucun droit de t'ennuyer d'une lettre interminable que tu pourrais prendre comme une intervention non demandée d'un parfait inconnu. Tu m'as pourtant envoyé une lettre autrefois, mais étant donné que je ne l'ai jamais vue, je ne peux pas supposer qu'elle ait contenu quoi que ce soit d'autre que des vœux de Noël en retard. Tu as pourtant écrit quelque chose, commencé une sorte de correspondance, et j'essaye de t'écrire une sorte de réponse en expliquant pourquoi je n'ai pas pu écrire plus tôt. Je veux tout te dire sur moi, et en apprendre davantage sur toi. L'acte de bravoure de ma fil m'a fait retrouver mon intérêt pour les vivant.e.s et intensifié ma curiosité.

Depuis ce jour, j'ai appris que la manifestation de Yara n'était ni exceptionnelle ni originale. Des manifestations contre des renvois ou arrestations d'enseignant.e.s étaient récemment devenues fréquentes dans les écoles, et n'étaient pas non plus limitées aux étudiant.e.s. De véritables grèves, avec des comités, bulletins, et groupes de soutien ont aussi été organisées dans de grandes usines. Jusqu'à peu, tout le monde savait ce qui se passait, pourtant chacun.e le niait. Officiellement, rien ne se passait. Le langage de tous les jours, une langue appauvrie par les mensonges officiels avait pour 20 ans cessé d'être un outil de communication sur les événements réels. Quand je suis revenu de prison, Mirna avait peur que j'exerce une influence démoniaque sur Yara. Elle prévenait quotidiennement l'enfant : « Ne commence rien qui pourrait te créer des problèmes. » Les problèmes ne menaient qu'à l'emprisonnement. Mais Yara a commencé à faire l'expérience des « problèmes » comme quelque chose de positif : les problèmes menaient à des protestations, manifestations et grèves, ils menaient à des actes de résistance individuels et collectifs. Les problèmes résonnaient avec les actes héroïques d'individu.e.s et de groupes tant vantés dans ses manuels scolaires. Je n'avais aucune idée de la résistance grandissante chez Yara jusqu'au jour de sa manifestation, de la même manière que j'avais échoué à la remarquer dans les épiceries, les rues ou les expressions faciales dans les bus et trams, les gestes de défiance dans les bars, les slogans dans les toilettes ou les cris dans la nuit.

Yara m'a aidé à commencer à voir et entendre le retour des réprimé.e.s, et maintenant je m'efforce de voir plus loin et d'en savoir davantage. J'ai commencé cette lettre il y a plusieurs semaines, mais j'avais réussi à me convaincre qu'elle ne t'atteindrait jamais et l'ai abandonnée par deux fois. Ma curiosité a vaincu mes doutes. J'aimerais savoir pourquoi tu m'as écrit et qu'est-ce que contenait cette lettre d'il y a 12 ans. J'aimerais savoir qui tu es, ce que tu as fait, avec qui et pourquoi. Pendant des mois après ma libération je voulais fuir cette ville et retourner au monde clos des murs de prison. Maintenant je trouve que cette ville elle-même est close et j'essaie de t'atteindre pour m'aider à voir et ressentir un monde plus vaste, au moins par le biais d'une lettre.

Si la seule connexion avec la Sophia que j'ai autrefois connue est ton nom, alors s'il te plaît je te demande une petite faveur pour un autre être humain dont la vie n'a pas été très bonne dans ce monde étrange : S'il te plaît, fais-moi savoir que tu as reçu cette lettre. Je ne peux pas cacher l'impatience avec laquelle j'attends ta réponse.

## ***Extrait de la Première lettre de Sophia<sup>2</sup>***

« C'est tout ? » a demandé Luisa avec sarcasme. « Des ouvriers sont allés dans le bureau d'un patron d'usine, l'ont mis dehors et c'est tout ? »

Sabina haussa les épaules et tourna le dos à Luisa. Ces deux-là ne se sont jamais entendues et ce n'est toujours pas le cas.

J'étais d'accord avec Luisa et allais demander à Sabina combien de fois au cours de l'histoire des ouvrier.e.s avaient mis dehors leurs patrons.

Mais Luisa, tournée vers Tina, poursuivait déjà son récit. « Évidemment que ce n'est pas tout ce qui s'est passé. Sabina parle seulement des événements auxquels elle a pris part. Elle n'a pas vu plus loin que le bout de son nez. Des masses d'ouvrier.e.s remplissant les rues pour la seconde fois en trois ans. La première fois, quand les armées libératrices ont marché en direction de la ville alors assiégées de forces militaires ennemies, des milliers d'ouvrier.e.s ont rejoint la résistance et se sont battu.es pour libérer leur ville. La seconde, quand illes ont appris que des éléments réactionnaires étaient à nouveau assez puissants pour reprendre leur contre-offensive, et qu'ils ont appelé à la grève générale. »

« Les ouvrier.e.s n'ont pas appelé à la grève, les centrales syndicales l'ont fait. » l'interrompt Sabina.

« Qui que ce soi » rétorqua Luisa, « c'était une grève générale » puis en mimant Sabina, elle ajouta « Une grève générale ? C'est tout ? »

Tina, complètement abasourdie nous demanda « Pourquoi êtes-vous là à vous crier dessus à propos de choses qui se sont passées il y a 20 ans ? »

J'ai essayé d'expliquer que c'était notre expérience la plus importante des vingt dernières années et que Sabina la ridiculisait. »

---

<sup>2</sup>pp.14-17

« Qu'est-ce que tu faisais à ce moment-là ? » me demanda Tina.

Je ne me souvenais pas de M. Zagad, de la grève générale ou de qui l'avait appelée, mais je me souvenais de ce que j'avais fait et des gens avec qui je l'avais fait. « Tout ce dont je me souviens » ai-je dit à Tina, « c'est que j'étais à la maison quand Luisa s'est précipitée à l'intérieur pour nous dire à Sabina et moi « Allez ! Ce n'est pas le moment de rester assise à la maison ; les ouvrier.e.s occupent l'usine ! » J'étais tout excitée. J'avais trois ans de moins que toi maintenant. Je n'étais jamais entrée dans la moindre usine. Des montagnes de carton empilés le long des murs. Des machines gigantesques et immobiles, je n'avais aucune idée de ce qu'elles faisaient. Des ouvrier.e.s étaient assis.e.s sur des tables, riant et fumant. Je me souviens de Claude, Yarostan, Jan et 4 ou 5 autres. Je ne pouvais pas suivre la plupart des discussions, mais il y a une chose que je comprenais, et je l'ai comprise pour le reste de ma vie. Ils parlaient de problèmes sociaux, d'événements historiques. Et ils ne faisaient pas qu'en parler, mais ils y prenaient part, en définissant leurs propres actions. Ils faisaient l'histoire et j'en faisais partie. »

« Quel genre de décisions as-tu prise ? » demanda Tina.

Luisa se tourna vers Tina comme pour répondre à sa question, mais s'adressa plutôt à elle-même pour répondre au commentaire de Sabina : « Bien sûr qu'à la fin un patron en a remplacé un autre dans les bureaux du gouvernement ou dans ceux des usines. C'était le même problème que j'avais déjà rencontré. Nous nous heurtions à des ennemi.e.s sur deux fronts différents : les capitalistes à nos devant et les étatistes derrière nous. Certain.e.s d'entre nous les pensaient aussi dangereux les uns que les autres, d'autres que les capitalistes devaient être défait.e.s d'abord. »

« Quel est le rapport avec les décisions que vous avez prises ? » demanda Tina.

« La manière dont nous comprenions la situation affectait les prises de positions et les slogans que nous mettions sur les affiches et tracts » expliqua Luisa.

« Je me souviens de ces débats ! » ai-je crié, tout excitée « Luisa voulait que l'on s'attaque en même temps aux deux côtés. Tout le monde était

attentif à tout ce qui se disait et je pensais que chacun.e était particulièrement attentif.ve chaque fois que tu parlais, Luisa. Je pensais qu'au moins la moitié d'entre-eux te soutiendrait. »

« Tout.e.s les personnes qui semblaient me soutenir pensaient différemment » dit Luisa, « tandis que tout.e.s ceux de l'autre côté n'avait qu'une seule position. Deux d'entre eux étaient convaincu.es que la seule menace venait des propriétaires... »

« C'était Adrian et Claude » rappela Sabina.

« ... et bien que les deux autres étaient d'accord sur le fait que nous avions des ennemi.e.s aussi bien devant que derrière... »

« Marc et Titus » interrompit à nouveau Sabina.

« Marc et Titus étaient d'accord sur les deux dangers » continua Luisa, « mais ils disaient que l'unité était la priorité, étant donné qu'en étant divisé.es, nous serions utilisé.e.s par les deux côtés pour nous battre entre nous. »

« Quelle était ta position ? » demanda Tina.

« Je défendais qu'il était impossible pour des ouvrier.e.s de s'unir avec des politicien.ne.s étatistes, étant donné qu'après la victoire contre les dominant.e.s du moment, les ouvrier.e.s se retrouveraient dominé.e.s par leurs ancien.ne.s allié.e.s. C'était ce qui s'était passé dans toutes les révolutions où les syndicats ouvriers s'étaient alliés à des politicien.ne.s luttant pour le pouvoir. Les ouvrier.e.s ont toujours appris trop tard que leurs allié.e.s révolutionnaires avaient du pouvoir sur eux. »

« Est-ce que Yarostan était bien d'accord avec toi et les deux autres ? » ai-je demandé.

Luisa répondit, « Soit ils n'étaient pas d'accord, soit ils ne comprenaient pas. Ce téméraire Jan défendait que la vraie bataille commencerait quand les ouvrier.e.s détruiraient les machines en mettant des clés et des boulons dans les rouages, qu'elles commenceraient à détruire les usines avec des scies et des haches, quand les ouvrier.e.s commenceraient des émeutes, démantèleraient,

brûleraient. Jasna applaudissait et Yarostan rigolait ! Adrian Povrshan, celui qui était calme et ne prenait jamais parti jusqu'à ce que la dispute soit terminée suggéra un compromis et chacun y trouva son compte, excepté Jan. Adrian pensait que les slogans n'avaient pas besoin de décrire ce contre quoi nous étions, mais seulement ce en faveur de quoi nous étions. Par exemple « Les usines devraient être administrées par les ouvrier.e.s directement » « les gens devraient gérer leurs propres problèmes » et c'est ce que nous avons décidé de faire. »

« À ce moment-là » j'ai dit à Tina, « Dix individu.e.s distinct.es qui une minute plus tôt auraient semblé incapables de tomber d'accord sur quoi que ce soit sont devenu.e.s un groupe coordonné avec un projet unique. Soudainement, sans élire un représentant, sans avoir désigné de tâches, chacun.e savait ce qui devait être fait ensuite. »

« Jan n'était toujours pas satisfait » se rappela Luisa. « Il grommelait sur le besoin de se battre avec des haches plutôt qu'avec des mots. »

« Je me souviens de ça ! » m'exclamais-je. « C'est à ce moment que Yarostan a annoncé que pendant que nous étions en train d'essayer de nous mettre d'accord entre occuper l'usine ou la raser, le patron était assis dans son bureau à se demander comment il allait devoir surmener les ouvrier.e.s après la reprise pour compenser ses pertes. » Je m'en souviens clairement ! Je t'ai vraiment admiré à ce moment, et je pense que c'est à cet instant que je suis tombée amoureuse de toi.

« Ce lourdaud de Claude a suggéré que nous nous armions et nous précipitions vers le bureau du patron » s'exclama Luisa.

J'ai continué : « Yarostan demandait si nous ne pouvions pas simplement demander au patron de s'en aller. C'est là que Sabina a accompagné Yarostan, Claude et Jan au bureau. Avant qu'illes partent, Adrian suggéra de dire à M. Zagad de revenir après la révolution étant donné qu'il avait de l'expérience dans le travail et que les ouvrier.e.s se souviendraient de lui. Tout le monde en rit. La tension était retombée. Nous sommes devenu.e.s un groupe d'ami.e.s. J'avais cette sensation que je les avais tou.te.s connu.e.s depuis des années. »

Sabina mit fin à mon enthousiasme en disant « puis illes ont tou.te.s été arrêté.e.s. »

« Ce n'était pas "Et puis" ! » rétorqua Luisa avec colère.

J'ai demandé : « Sabina, comment te souviens-tu de choses aussi bien, et pas du tout d'autres ? Tu as pris part à tout ça, et tu n'étais pas la moins active d'entre nous ! »

Sabina bâilla. Son bâillement avait la même signification que ses arguments précédents « Et c'est tout ce qui s'est passé. » Luisa avait dû comprendre le bâillement de Sabina comme une insulte lui étant destinée tout particulièrement et ne dit plus un mot jusqu'à ce que Sabina et Tina aillent se coucher. Mais mon enthousiasme n'était pas éteint et je voulais le communiquer à Tina. Je lui ai dit que ces jours étaient les seuls au cours de ma vie où j'avais su pourquoi j'étais au monde. Le seul moment où j'avais su quel rôle j'avais dans la création de notre monde commun, le seul moment où j'ai fait partie d'un projet social qui ne m'était pas imposé. Je lui ai parlé des journées merveilleuses où tu m'as patiemment appris à utiliser une presse, les journées que j'ai passées à imprimer et sérigraphier des posters par moi même. Au cours de chacune de ces journées, j'ai davantage appris que pendant toutes mes années d'école. Je lui ai décrit nos assemblées quotidiennes, nos discussions sur les tâches du jour, et j'ai dit dit à Tina que chacun.e d'entre nous avait pu faire ce qu'illes voulaient, personne n'était attaché à une tâche, pas même pour une journée, et personne n'était forcé à terminer quoi que ce soit. En dépit de cette liberté absolue, chaque tâche a été accomplie, les décisions prises et les affiches imprimées. J'ai tenté de décrire les rondes à vélo que toi et moi faisons pour les distribuer et recevoir les suggestions pour en faire de nouvelles, les excursions de Sabina avec Jan, la joie de voir nos affiches sur les murs des bâtiments publics, et dans les bus et trams. Où que nous allions, nous étions parmi des ami.e.s. Il s'agissait d'une répétition générale de ce que le monde serait.

### ***Extrait de la seconde lettre de Sophia<sup>3</sup>***

Il s'est retourné rouge comme une tomate. « Vous les rouges vous êtes trop malin.e.s pour votre propre bien ! » m'a-t-il crié. L'athlète a

---

<sup>3</sup>pp.88-89

alors marché jusqu'à moi et m'a giflée. J'ai hurlé et il est devenu rigide comme une planche. D'autres élèves l'ont alors encouragé en criant « Montrez lui, coach ! »

Ces élèves l'encourageaient parce qu'elles le considéraient comme le rebelle. J'étais dans un monde dans lequel chaque chose qui m'était familière marchait sur la tête. Les rôles étaient inversés. La brute de prof était vue comme un rebelle et l'élève rebelle comme une représentante de l'autorité. La police était considérée comme des agent.e.s de la liberté et les insurgé.e.s comme agent.e.s de la répression. Des conformistes autoritaires se considéraient comme des individualistes et les révolutionnaires étaient appelés Rouges ou Commissaires. La plus grande inversion de toutes était que les plus autoritaires des autoritaires, ceux glorifiant l'état et rêvant de devenir des chef.fe.s d'une police omnipotente se considéraient comme des révolutionnaires.

### ***Extrait de la troisième lettre de Yarostan<sup>4</sup>***

« Je me suis rendu de la maison au travail, puis de retour à la maison. L'unique chose extraordinaire que j'ai faite durant toutes ces années a été de venir dans ce club de prisonnière.s » me dit-il. « Ce ne sont pas les prisons qui doivent être exposées. Partout où il y a des prisons, elles vont être sur le même modèle. Ce qu'il faut exposer ce sont les activités qui ont mené les travailleur.se.s à tolérer l'emprisonnement de leurs camarades, à accepter sans lutter la destruction la plus intégrale de leurs droits et une surveillance policière permanente. »

Je lui ai demandé quelles formes ces expositions pourraient prendre et il me dit, « Je ne sais pas, mais je sais que ce sera la tâche la plus importante que j'aurai faite au cours de ma vie. »

---

<sup>4</sup>p.133

## *Extrait de la quatrième lettre de Sophia<sup>5</sup>*

Nos efforts initiaux n'étaient pas aussi aboutis que ceux du mouvement qui allait grandir dans de telles proportions, mais les sous-entendus répressifs de nos activités ne l'étaient pas non plus. Ce n'est pas pour dire que des relations dégueulasses étaient absentes parmi nous. Malheureusement ce ne fut pas le cas du tout. C'était assez moche. Mais il y avait un trait que nous n'avons pas partagé avec le "mouvement étudiant" plus tardif, ou au moins avec ses porte-parole. Dans les activités que j'ai partagées avec elleux, ces individu.e.s ne se considéraient pas comme des porte-parole ou des représentant.e.s en dépit du fait qu'au moins la moitié des gens de cette équipe étaient des membres d'organisations politiques qui prétendaient représenter les intérêts d'autres gens. Quoi que ce soit qu'illes ai pu faire dans leurs organisations, lorsque je travaillais avec elleux, illes ne se comportaient pas comme si l'histoire les avait élu.e.s pour refléter, représenter, reconnaître ou documenter les désirs des travailleur.se.s, étudiante.s ou qui que ce soit d'autre. Chacun.e d'entre nous se battait pour réaliser ses propres désirs. Nous ne représentions personne d'autre que nous-mêmes. Non, non ne nous représentions pas nous-mêmes. Nous étions nous-mêmes.

Dans ma dernière lettre je t'ai raconté quelque chose sur les articles que nous écrivions, des articles qui mettaient à jour la militarisation des professeur.e.s et des étudiant.e.s et documentaient la répression des radicaux. J'ai aussi mentionné le plus gros article de l'année, l'interview par Minnie du Général du campus qui gardait des fichiers sur tou.te.s les étudiant.e.s de l'université.

Son article fit un scandale sur le campus. Alec et moi étions les éditeur.ice.s de nuit sur le numéro dans lequel l'article de Minnie avait été publié. C'est là-dessus que nous travaillions cette même nuit où Sabina est venue à la coop me dire que Ron avait été tué. Le matin suivant, Minnie, Daman, Alec et moi sommes allé.e.s à quatre des boîtes où les étudiant.e.s retiraient le journal. Nous avons engagé des conversations avec elleux sur l'article et leur avons demandé la

---

<sup>5</sup>pp.272-273

permission de publier leurs commentaires dans le journal. Nous avons publié une série d'entretiens avec des étudiant.e.s dans plusieurs parutions consécutives.

Certains des commentaires des étudiant.e.s étaient inestimables, en particulier ceux qui exprimaient de la sympathie pour l'autorité militaire de l'Université. Je me souviens encore de bribes de ce qu'un athlète aux cheveux de soie m'a dit. Il disait qu'il n'était pas du tout surpris que l'armée et la police (l'article de Minnie n'avait rien dit à propos de la police) tiennent des fichiers sur l'ensemble de la population. « Après tout » il m'expliqua, « C'est leur boulot de protéger la société d'éléments dangereux.ses, et la seule manière dont illes puissent le faire est par la surveillance constante de tout ces éléments dangereux avérés ou potentiels. Illes se doivent d'utiliser ces fichiers qu'illes ont et commencer à regrouper tou.te.s les subversif.ve.s, homosexuel.le.s, pacifistes et autres cinglé.e.s afin de rendre la vie plus sûre pour le reste de la population. » Il s'aventura à supposer que « la raison pour laquelle le gouvernement n'a pas déjà commencé à arrêter tou.te.s ces pervers.e.s tordu.e.s est parce que le coût pour les emprisonner ou les exterminer tou.te.s seraient une charge trop lourde pour le budget gouvernemental actuel. » Il conclut en disant, que « Pour ma part, je serais heureux de payer davantage de taxes afin de permettre au gouvernement de mener à bien cette entreprise. »

## *Extraits de la cinquième lettre de Yarostan*

–6

Le public applaudit et certain.e.s se levèrent. Je me sentais mal à l'aise. Je savais bien entendu que des politicien.ne.s s'occupaient d'essayer de tirer un profit personnel des remous actuels. Mais c'est une chose de le savoir et véritablement une autre d'en faire directement l'expérience. Personne dans l'audience n'aurait pu douter de la sincérité ni de la détermination de Vera. Elle est toujours une formidable oratrice, davantage que la plupart des politicien.ne.s que j'entends à la radio quand je suis à l'usine de carton. Elle est aussi plus courageuse que la plupart des autres politicien.ne.s "radical.e.s" d'aujourd'hui. Peut-être qu'elle a encore quelques-uns des traits pour lesquels tu l'admirais il y a vingt ans. Elle est la première que j'ai entendue lors de ces derniers mois à faire référence dans un seul et même discours à l'étouffement des relations démocratiques, la répression de la critique et la paralysie de l'initiative. Mais comme tou.te.s les politicien.ne.s au pouvoir, Vera présente tout ça comme des "erreurs" et "déformations" et non comme la nature même du système dont elle fait complètement partie. Si le système n'est que "déformé" alors il ne peut pas être soigné. En revanche, si le système social est lui-même une déformation alors il ne peut qu'être détruit, les racines aussi bien que les branches. Les remèdes de Vera suivent ses propres diagnostics : Le système doit être soigné. Comment ? "Nous devons trouver... Nous devons créer... Nous nous tenons... Laissez-nous..." "Nous" signifie bien entendu Vera Krena avec son auditoire, Vera avec la population ouvrière. Et comment est-ce que "nous" allons soigner le système "ensemble" ? Évidemment, de la même manière que "nous" avons toujours fait quoi que ce soit "ensemble". Nous les travailleur.se.s ferons notre part en restant à nos postes dans les usines tandis que Vera fera la sienne en restant à son poste dans les bureaux des institutions universitaires et idéologiques. En d'autres termes, nous soignerons le système "ensemble" en continuant de le reproduire.

---

<sup>6</sup>p.313

Et pourquoi faisons nous face à cette “grande œuvre” seulement maintenant, pourquoi sommes nous soudainement arrivé.e.s à cette “intersection historique” ou le “temps d’agir est venu” ? Parce que des remous ont commencé au fond de la société et se sont propagés d’une telle façon qu’ils menacent de balayer tous les bureaux que Vera et ses camarades occupent. Pour Vera, le temps est venu d’y mettre fin. C’est cette “grande œuvre” à laquelle elle fait face. Ces postes pour lesquels elle s’est tant battue pour les atteindre sont mis en danger par ce ferment. C’est pour cela qu’elle semblait si sincère et déterminée. Elle était déterminée à ne pas perdre la moindre de ses conquêtes. Son cœur était peut-être même déterminé à atteindre de nouveaux sommets du pouvoir bureaucratique, de profiter des opportunités créées par le remous lui-même. La situation présente serait alors en fait une intersection historique, pour Vera Krena.

–7

Cela me rappelle quelque chose que j’ai connu en prison. Nos discussions souvent du comportement et du caractère des gardes et les classions en fonction de leur degré de brutalité : Certains étaient “vicieux”, d’autres “bofs” et quelques-uns étaient “plutôt honnêtes”. Mais, j’ai plus d’une fois entendu un détenu parler d’un garde comme de quelqu’un étant “de notre côté”. Je n’ai jamais pu comprendre ce genre de caractérisation d’un garde. Ou plutôt, je la comprenais et la considérais comme absurde. En prison, l’absurdité d’une telle observation est rendue évidente par les murs, portails et barreaux. Une personne qui n’était pas à l’intérieur d’une cellule, qui nous surveillait dans la cour et qui sortait de la prison chaque soir n’était clairement pas de notre côté. Le commentaire était littéralement absurde. Mais c’était bien plus dérangeant s’il n’était pas compris en ce sens car il décrivait quelque chose de beaucoup trop vrai sur notre situation de prisonniers. Cela voulait dire que les prisonniers n’avaient pas de “côté” et que notre sort dépendait totalement des volontés et des humeurs des gardiens. Nous étions des choses, des entités inhumaines sans intérêt, désir ou potentiel. Le plus dont nous pouvions nous rapprocher

---

<sup>7</sup>pp.315-316

pour retrouver notre humanité était d'avoir nos intérêts et nos désirs représentés parmi les gardes. Dire qu'un garde était "de notre côté" signifiait que tout ce qui restait de notre humanité se situait dans le garde.

Les applaudissements donnés aux politicien.ne.s comme Vera Krena dans notre situation actuelle sont encore plus dérangeants qu'ils ne l'auraient été au sein de notre prison. Notre survie en tant qu'êtres humains en prison dépendait véritablement des gardiens, et de la présence ou de l'absence de "notre côté" parmi ces gardes. Chaque tentative pour affirmer notre humanité de manière autonome débouchait directement sur de dures répressions, des mutilation, voire la mort. Ce n'est pas le cas dans la situation actuelle, une situation que Vera a décrit comme une "intersection historique". Pour la première fois en vingt ans, l'ampleur de notre développement en tant qu'êtres humain.e.s ne dépendait pas de l'importance avec laquelle celle-ci était représentée parmi les gardien.ne.s de prison ou les politicien.ne.s au pouvoir. Pour la première fois en vingt ans, nous avons recommencé à nous mettre sur le chemin pour retrouver nos potentiels et réaliser nos propres désirs. Pour la première fois en vingt ans nous n'étions pas des prisonnière.e.s à la merci de gardes mais des êtres humain.e.s libres découvrant notre liberté et commençant à forger notre propre humanité. Les applaudissements donnés aux politicien.ne.s comme Vera indiquent qu'un nombre, un grand nombre de gens ne sont pas capables de quitter la prison dans laquelle illes ont été enfermés. Cela signifie qu'un grand nombre de mes contemporain.e.s sont incapables d'accepter la réalité de leurs propres désirs, et ce même au moment où illes sont en train de les réaliser ; qu'illes sont incapables de s'accepter comme être humain.e.s ; qu'illes ont été enfermés trop longtemps. Illes ne peuvent plus imaginer une liberté différente de celle des gardien.ne.s de prison. Illes ont réprimé tous leurs désirs à l'exception de ceux représentés par les gardes. Même lorsqu'illes sont en phase de réaliser leurs propres projets, illes affirment le projet d'un.e politicien.ne et dénie les leurs. »

L'espace d'un instant, notre stupeur et notre résignation avaient laissé place à de l'espoir, à l'anticipation d'une vie où de grands projets serait possible, où les rêves auraient pu être réalisés en compagnie d'être humain.e.s vivaces, imaginatif.ve.s et sympathiques. Mais nos espoirs furent de courte durée. La société tenue ensemble par le marché et la police ne s'est pas désintégrée. Les ouvrière.e.s de Magarna furent enterré.e.s dans des fosses communes et notre espoir les a rejoint. Nous avons été incapables d'ajouter autre chose que des espoirs à leur lutte, et nos gestes étaient resté confinés à des limites que nous n'avions pas créées, des limites que nous n'avions pas été capable de transgresser. Quelque chose comme ton projet journalistique était tout ce que nous avons pu atteindre au cours d'un moment où un univers de possibilités n'était pas très éloigné de notre portée. Nous avons compté sur de bon.ne.s intermédiaires plutôt que de créer les conditions dans lesquelles aucun.e intermédiaire n'aurait pu s'épanouir. Nous avons compté sur une presse honnête plutôt que de forger notre propre communication comme premier pas dans la création de notre propre communauté. Les gens de Magarna avaient commencé à lutter pour une telle communauté. Illes étaient isolé.e.s et ont été vaincu.es. Illes étaient isolé.e.s de nous et de ceux qui comme nous restaient fasciné.e.s par tou.te.s ou des parties des paillettes du monde des monarques. Nous étions isolé.e.s aussi, mais nous n'étions pas vaincu.es. Nous n'avions même pas commencé à lutter.

---

<sup>8</sup>p.360

## *Extrait de la cinquième lettre de Sophia<sup>9</sup>*

Sabina me prit la main, me regarda droit dans les yeux et me dit : « Il n’y a rien à comprendre, Sophia, et nulle part où se retrouver. C’est ta vie et c’est à toi d’en faire ce que tu veux. Il n’y a pas de structure, rien n’est interdit et tout est permis. Aucun coup n’est interdit. »

« C’est quoi “tout” ? » j’ai demandé en hésitant.

Me lâchant la main, elle dit : « Ma vie, mes désirs, mes capacités, ce sont mes axiomes. »

« Et ça ? » j’ai demandé, baladant mon regard à travers la pièce, les hommes libidineux et les prostituées.

« Une personne crée librement sa propre vie, dans des circonstances qui ne sont pas de son ressort » répondit-elle.

« J’ai déjà entendu ça avant, mais je ne vois pas comment ça s’applique. »

« “Tout ça”, comme tu le dis, fait partie de circonstances qui n’ont pas été de mon ressort. » répondit-elle.

À ce moment précis, le serveur arriva avec “le boulot”. Je n’avais jamais rien mangé d’aussi délicieux. Le repas était aussi délicat que l’endroit était raffiné. Nous avons continué notre conversation au cours du repas, et je me sentais de plus en plus étourdie par le vin.

« Ça me semble tellement cynique » dis-je la bouche pleine.

« Ça l’est ! » admit Sabina. « Mais je ne le suis pas. Le cynisme fait partie du monde dans lequel je suis née, celui dont j’essaie de sortir. »

« Je ne suis pas certaine de comprendre, le développement le plus complet de ma vie, de mes projets, de mes capacités... »

« Désirs » ajouta-t’elle.

---

<sup>9</sup>pp.383-387

« Oui, tout » j’acquiesçai « Je pense que je comprends ça. Mais je... »

Elle m’interrompt à nouveau : « Avec quel organe est-ce que tu le comprends ? »

J’étais étonnée : « Organe ? Qu’est-ce que tu veux dire ? »

« Je sais que certaines personnes le comprennent, mais seulement avec leurs organes sexuels. Nous connaissons toutes les deux des gens qui ne le comprennent qu’avec leurs organes politiques, des gens qui comprennent tout ce que tu voudrais savoir sur la vie, les capacités et désirs, qui s’acceptent elleux-mêmes comme des esclaves, qui n’ont jamais vécu et ont brimé tous leurs potentiels, annihilé leurs désirs. » Sa colère montait tandis qu’elle parlait.

« Et leur nom collectif est Luisa Nachalo » me suis-je aventurée.

« Je n’ai pas utilisé de nom ! » cria-t-elle. « De toute façon, elle n’est pas la seule. Tu as bien dû en rencontrer des douzaines pendant tes années à l’université. Vie, désirs, potentiels, illes les ont réduits à des mots, des mots qu’illes transportent dans leurs organes politiques. Et ce sont elleux qui imposent la vie à tou.te.s les autres. Illes ne savent pas ce qu’elle est parce qu’illes n’ont jamais vécu, et prétendent généraliser leur propre condition, dans l’intérêt du mot, pour la primauté de l’organe politique. »

« Qu’en est-il des moyens, Sabina, des outils ? » j’ai demandé. J’étais étourdie par le vin et j’avais du mal à formuler ma question. « Plus tôt, tu as dit que tu pouvais t’estropier avec les outils que tu utilises, ou étaient-ce les armes ? »

« Nous arrivons déjà balaféré.e.s ! » s’exclama-t-elle. « La question est de savoir si oui ou non nous sommes capables de guérir. Non pas dans l’abstrait mais ici et maintenant. Regarde autour de toi. Regarde bien les serveur.se.s, les membres du groupe, les prostituées. Aucun.e d’entre elles ne sont né.e.s avec des cuillères en argent dans la bouche. Illes sont tou.te.s précaires, tout.es. Ce sont la sous-classe, venant tou.te.s de la rue ou de la prison. Illes étaient déjà dealers, prostitué.e.s, magouilleur.se.s et maquereaux. Ça fait partie des circonstances qu’illes n’ont pas choisies. Illes sont venu.e.s balaféré.e.s, et commencent

à guérir ! »

« De quelle façon ? »

« Tu as vu ce singe qui m'a attrapée plus tôt ? » demanda-t-elle. « Il fait partie de l'appareil qui balafre. C'est l'un des pires brigands de la ville. C'est un cadre dans l'une des entreprises internationale. Il claque des doigts et des gens dans le monde entier répondent comme des rats en cage aux stimuli des chercheur.se.s des laboratoires. Tu vois la fille avec qui il est au bar ? Elle était la plus basse de la plus basse des castes des rat.te.s de sa cage. Elle était l'esclave de n'importe quel proxénète à deux balles dans sa rue, et si elle avait terminé dans une poubelle, elle n'aurait manqué à personne. Regarde-la maintenant ! Elle en est à son neuvième ou dixième verre, et peut-être son cinquième dessert et il commande une autre tournée. Le prix de la nourriture et des boissons ici est probablement cent fois leur coût. Et tu sais quoi ? Elle ira aux chiottes au bout d'un moment, sortira par derrière et rentrera chez elle. Éventuellement, il finira par se tourner vers quelqu'un.e d'autre et recommencer. C'est Monsieur International, mais ici c'est nous qui claquons des doigts et lui qui saute. L'une d'entre nous finit toujours avec lui à la fin mais on le sèche avant. Tout ce que nous en tirons reste ici : C'est à nous. C'est de l'anti-impérialisme en pratique, Sophia. C'est la lutte des classes et nous gagnons. Nous avons tou.te.s des passe-temps chers maintenant, et pour certain.e.s c'est plus que ça. Du sexe à l'artisanat, la peinture, ou jouer avec les sciences. Je te montrerais si tu veux. Nous nous épanouissons, nous découvrons nous-mêmes. Nous commençons à vivre et nous voulons le faire encore plus. Si nous allons jamais détruire ce qui nous estropie, ce sera parce que nous avons commencé à vivre. Ceux qui aiment la vie seront ceux qui pousseront ces salauds à la mer ! Regarde du côté de la porte. Tu vois ce rat qui vient de rentrer ? C'est le commissaire de police du coin. Regarde-le mettre sa main sur le cul de cette fille, et regarde ce qui va se passer maintenant ! »

J'ai vu la fille se retourner et flanquer un coup au commissaire, qui s'est retrouvé projeté en arrière jusqu'à ce qu'il trébuche sur un tabouret et tombe.

« Dehors, il fait ce qu'il veut aux gens comme nous, et quand ça lui

chante ! » dit Sabina. « Mais regarde-le se relever et y retourner. Le plus amusant est qu'elle partira probablement avec lui, puisqu'il se fait tard. Est-ce rabaissant ? »

« Je n'en sais rien » j'ai grommelé. Ma tête tournait et je commençais à être malade.

« Est-ce blessant ? Peut-être » continua-t-elle. « Je sais que ça l'est. Mais nous n'avons pas créé les moyens. Nous les avons trouvés et nous essayons d'apprendre à les utiliser. Le flic s'excuse maintenant. Elle va décider si elle va rentrer avec lui. »

La pièce tanguait comme un bateau. Je me sentais de pire en pire à chaque minute, mais Sabina ne s'en rendait pas compte. Elle continuait à parler. « Elle va lui vendre du sexe pour de l'argent. Tu y vois une contradiction et tu as raison. Le sexe est aussi son passe-temps. "Passe-temps" est un terme inadapté. C'est sa vie ! Tu sais ce qu'elle fait de son argent ? Elle a fait refaire son appartement. Des matelas sur tous les murs et au sol. Partout sauf dans la salle de bain et la cuisine. Elle le remplit de toutes les personnes qu'elle peut trouver de six à soixante ans. Toutes les formes, les tailles, les âges et puis elle vit. Elle satisfait chaque désir, chaque pulsion, s'engageant dans toutes les perversions concevables ou non, si tu aimes ce mot. Moi non. »

Je me suis accrochée à la table pour ne pas tomber. J'entendais ses mots mais tout ce que je voyais était flou. Mes entrailles me donnaient l'impression d'être de la lave bouillonnante

« Mais elle paye certain.e.s d'entre elleux. » continua Sabina. « C'est une contradiction, une bien mauvaise. Elle n'est toujours pas guérie. Elle se venge toujours de ce qu'elle a dû subir. Elle ne peut toujours pas différencier les gens des choses ni sa vie des moyens qui la rendent possible. Elle n'a pas appris à tracer la ligne précise de Ted. Lui ne se fera jamais prendre dans une telle contradiction. Il ne fera jamais cette erreur. Il travaille au garage, ce sont les circonstances, les moyens. Mais il joue dans le loft et dans l'atelier à la cave. Ce sont ses buts, sa vie. Elle confond les deux, n'a pas appris à faire les distinctions que fait Ted et ne le fera peut-être jamais. Nous venons tou.te.s estropié.e.s. Mais ne va pas penser que Ted ne l'est pas. Elle est plus saine que Ted au moins

sous un aspect : Elle connaît les gens, tandis que lui ne connaît que les choses. Elle connaît l'absence de limite aux désirs quand lui ne connaît que les potentiels des choses. Elle connaît l'amour dans toutes ses formes possibles et le sexe dans chacune des combinaisons, position ou rythme. Lui ne connaît de l'amour et du sexe que les formes pratiquées par les estropié.e.s, par ceux dont l'imagination est balafmée et les désirs morts. Il peut imaginer les choses dans chacune de leurs combinaisons, positions ou rythmes, et il sait que les gens ne sont pas des choses. Il a profondément raison, il est sage, même saint. Mais il ne connaît pas les gens et il est aussi venu estropié. »